

se chercher d'autres regards

Lucile de Pesloüan

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Pesloüan, L. (2019). se chercher d'autres regards. *Moebius*, (163), 99–109.

se chercher d'autres regards

Lucile de Pesloüan

À un vernissage, l'autre jour, on m'a demandé si j'étais une artiste. La question m'a prise de court. J'écris, ai-je répondu. Donc oui, je suppose que je suis une artiste. Publiée? Publiée. Il a opiné du bonnet. Ça lui convenait. J'étais bien une artiste. J'ai roulé des yeux intérieurement. Est-ce que le fait que des éditrices et éditeurs aient choisi de me publier fait vraiment de moi une artiste? J'ai siroté mon eau pétillante en m'éloignant de ce monsieur qui cherchait des artistes.

J'ai publié trois livres, fabriqué des centaines d'exemplaires d'une douzaine de fanzines, participé à des expositions, des performances, des lectures sur scène, reçu une subvention pour une résidence d'écriture. Tout ça, ce sont des preuves tangibles. Mais entre nous, juste entre nous, il y a une chose qui manque à mon CV d'artiste. Ce n'est pas grand-chose, et je ne le dis qu'à vous. Ne le répétez pas... Mais j'aimerais que ma mère et mon père reconnaissent que je suis une artiste. Qu'ils lisent mes textes, applaudissent mes lectures, aillent voir les expositions auxquelles je participe. J'aurais l'impression d'avoir réussi. Alors j'attends, j'espère. Et au fond de moi, je sais que cela

ne sert à rien. Mais qui n'a pas envie d'être encouragée par ses parents ?

Pour m'aider à faire le deuil de ces souhaits qui ne me semblent pas pouvoir être exaucés, j'ai décidé de parler avec des femmes qui ont choisi l'écriture comme forme d'art. J'ai choisi des femmes que j'admire, j'ai préparé un questionnaire et je leur ai demandé de m'aider à comprendre, à avancer... Je vais vous parler de Marie-Sissi Labrèche, de Céline Huyghebaert et de Lula Carballo. De leurs mots qui résonnent en moi, de leurs réponses qui, tranquillement, m'apaisent.

* * *

La lune dans un HLM est mon livre préféré de Marie-Sissi Labrèche. La relation mère-fille est au cœur de ce livre à mi-chemin entre le roman et la correspondance. Ça explose, ça balance, ça hurle, ça crève. « J'ai interdit à ma mère et ma grand-mère de le lire, me dit-elle. Celui-ci, et *Bordeline*. » Marie-Sissi a été élevée par ces deux femmes. Aucune des deux n'a jamais travaillé et elles n'ont pas fait d'études. « Je me sentais à mille lieues d'elles, nous n'avions presque pas de points communs. Mais tu sais, c'est difficile d'oublier ses racines. » Je ne me sens pas toute seule quand je suis avec Marie-Sissi. On peut parler des heures de nos mères, de nos relations avec elles. De ces femmes-enfants dont on doit prendre soin. Celle de Marie-Sissi était malade, elle était schizophrène, la mienne manque peut-être seulement de confiance en elle, elle est sans doute narcissique. Mais elles nous ont toutes les deux fait culpabiliser des années durant. Marie-Sissi devait protéger sa mère qui voyait des sorcières au pied du lit. Moi,

il me faudrait dormir dans mon lit de petite fille pour toujours. Nous avons eu comme rôle de les rassurer, tout le temps. Marie-Sissi me dit que j'ai le droit de réussir, que c'est dur de s'élever au-dessus de ses parents, mais qu'on en a le droit.

Céline Huyghebaert a écrit *Le drap blanc*. Quand j'ai ouvert son livre rose, j'étais en dépression. Je n'arrivais plus à lire, c'était terrible, effrayant. Pourtant, il m'a happée et m'a redonné la clé de mon jardin de lectures. Dans son livre, Céline part à la recherche de son père, mais aussi de sa famille. Sa quête me parlait tant que j'ai voulu l'accompagner pas à pas. Pourtant nos familles ne se ressemblent pas. Céline a deux sœurs et une mère qui a travaillé toute sa vie, reléguant au dernier plan les loisirs et sa propre personne. Son père est décédé quand elle avait vingt-deux ans. Mes parents sont vivants, mon frère aussi. Ma mère a toujours été la priorité de la famille, elle était ce qu'il y avait de plus important aux yeux de mon père. « Elle passera toujours avant vous », nous disait-il souvent, très sérieusement. Combien de fois ai-je entendu que j'étais un bébé si gros (et pourtant prématuré) que j'aurais pu tuer ma mère, que c'était presque un miracle qu'elle soit encore en vie et que c'est pour ça qu'elle n'a jamais eu de troisième enfant. Mon père ne voulait pas qu'elle risque sa vie. Mais, comme moi, Céline s'est posé beaucoup de questions. « Ma place de cadette m'a forcée à chercher à l'extérieur du noyau familial une place que je n'avais pas dedans », me confie-t-elle.

Lula Carballo raconte sa mère et sa grand-mère dans *Créatures du hasard*. Des femmes un peu magiques, un peu tragiques, un peu dérangées, un peu mystérieuses, que la petite Lula regarde, elle aussi, avec des questions plein la

tête. Lula vient de l'Uruguay, elle est arrivée au Québec alors qu'elle était préado. Quand je lui demande si elle se sent différente de ses parents, elle me répond avec une philosophie et une distance que je lui envie : « Je ressens envers eux la même ambiguïté qu'éveille chez moi le fait d'appartenir à deux cultures différentes. Je pourrais dire que tout m'est familier et étranger à la fois. » Lula me dit qu'elle a une relation « mature » avec ses parents. Le mot « mature » fait tilt dans ma tête. C'est tout le contraire chez moi. Je me suis toujours sentie comme la grande sœur de mon frère pourtant plus âgé, j'ai toujours agi comme une adulte auprès de ma mère. Je presse Lula de continuer. « Mon père est une personne avec laquelle je peux parler de sujets profonds, nous consacrons beaucoup de temps à la communication. Avec ma mère, j'ai une relation cordiale sans grande complicité. » Lula a une distance que, décidément, j'envie.

Revenons-en à la pratique artistique. À l'écriture. Qu'en pensent nos parents? Les miens m'ont obligée à détruire un journal que je tenais à quatre mains avec mon amie Angélique. J'avais douze ans, cela a profondément marqué ma relation avec eux et mon rapport à l'écriture. À la fin de l'adolescence, la mère de Céline est tombée sur un texte sexuel, très cru, que sa fille n'aurait pas du tout voulu qu'elle lise. « Quand elle m'en a parlé, j'ai eu honte. Mais, sans aucun malaise, elle m'a complimentée. Elle trouvait que c'était bien écrit. Puis elle m'a demandé où je puisais un tel imaginaire, si bien que j'ai changé de sujet pour m'épargner le malaise d'une discussion mère-fille sur la sexualité. Mais je crois que ces rapides compliments se sont logés quelque part en moi, et m'ont donné un certain courage. Ma mère était très économe en compliments. » Quelle chance! Mes parents sont eux aussi très économes

en compliments, je dirais même plutôt avares qu'économes. Vous allez trouver que je les accable. «Je suis sûre qu'ils sont fiers de toi», me direz-vous. Oui, sans doute. Ils sont fiers de voir mes livres en librairie, ils sont fiers de lire des articles à propos de mes textes. Mais mes livres, ils ne les lisent pas. Ils ne font pas comme les parents de Lula, ma mère ne m'écrit pas ses impressions après la lecture de chaque chapitre. Non, elle prête le livre à des amis pour ne pas avoir à le finir. Mon père ne m'a pas envoyé de message touchant concernant mon livre. Non, il me dit c'est très bien et il me demande le temps qu'il fait à Montréal. Je n'ai pas vu mes parents émus devant mon travail comme Lula a vu les siens s'émouvoir de leur lecture. Et je la cherche, je la cherche tellement, leur émotion. «Mais pourquoi? me demande Marie-Sissi. Pourquoi? Moi je n'en voulais pas, de leur avis, je ne voulais surtout pas qu'elles me le donnent. Ça ne comptait pas, j'étais tellement ailleurs. J'avais d'autres regards. Tu dois te chercher d'autres regards, Lucile.» Tu as raison, Marie-Sissi. Céline est du même avis. Elle ne parle que très rarement de sa pratique avec sa famille. Elle n'en éprouve pas le besoin. «Le fait que mon père soit mort à la fin de mon adolescence a probablement modifié la nature de mes attentes envers eux...», remarque-t-elle. Elle poursuit avec pertinence: «L'écart générationnel rend ma pratique aussi opaque aux yeux de ma mère que l'est le métier de ma sœur aînée. Chargée de projet, cadre, coordonnatrice, artiste : tous ces mots-là ne disent rien à ma famille de ce que nous faisons au quotidien.» Céline a sûrement raison. Que veulent dire ces mots pour nos parents? J'ai cette image de ma mère au téléphone, me disant il y a quelques années: «Pas trop vite, pas trop vite, Lucile, je note. Peux-tu me redonner le nom de la maison d'édition? Et qu'est-ce que tu vas y

faire? Je veux être capable de le dire quand on va me poser la question.» C'est sûrement le soir, elle doit être en robe de chambre, le combiné coincé entre l'épaule et le menton, devant le scriban du salon. La fin de la phrase de Céline résonne dans mes oreilles: «Cette incompréhension peut être intimidante et constituer un obstacle dans le partage des expériences.»

Il y aurait donc un fossé créé par la génération, par l'ascenseur social de Bourdieu? Je suis un peu sceptique. Pour Marie-Sissi, le fossé était bien plus profond avant la publication de ses romans, qui l'a, en quelque sorte, libérée. Elle se souvient que sa psy lui disait: «Il faut faire éclater la bulle toxique.» Sa mère était fière, elle lisait ses articles, ses romans pour ado. Puis elle a accompagné Marie-Sissi à la première du film *Borderline*. «Après la projection, elle m'a dit: *Qu'est-ce qu'elle est seule, cette fille!* Elle avait compris l'essentiel. Alors oui, je dirais que mon écriture nous a rapprochées.» Lula, elle, tient les rênes. Elle décide de ce qu'elle partage et de ce qu'elle garde pour elle. «Mais lorsque je leur fais part de mon travail d'écriture, je ressens une grande reconnaissance de leur part.» Pourtant, les parents de Lula n'évoluent pas non plus dans le même milieu que leur fille. Ils ne lui ont pas transmis de bagage artistique. Mais ils ont beaucoup d'amour à lui donner. Céline, elle, se sert de l'écriture pour parler à sa mère, mais pas forcément de la sienne. «À Noël, quand je lui demande si elle a envie de quelque chose, elle me répond: *Des livres, parce tu les choisis bien. J'aime cette petite complicité qui passe par la procuration d'autres voix. J'ai dit beaucoup de choses très intimes à ma mère avec les livres des autres.*» Je trouve ça merveilleux. Peut-être devrais-je offrir à ma mère *Le drap blanc*, *La lune dans un HLM* et *Créatures du*

hasard? Parfois je me demande si je ne creuse pas le fossé encore plus. J'essaie de les affronter, j'essaie de les mettre au pied du mur, je veux voir jusqu'où je peux aller, jusqu'où ils peuvent aller. Je veux voir si je ne trouverais pas par hasard un tunnel qui me libérerait. Une amie m'a dit un jour qu'ils avaient peut-être peur. «De la puissance des mots, que tu écrives sur eux.» Pourtant, je fais attention, je prends des pincettes, j'use de subterfuges littéraires, je détourne, je cache. J'essaie de les protéger, comme je le fais depuis que je suis toute petite.

J'ai souvent en tête Catherine Cusset, qui avait raconté lors d'une causerie que certains de ses textes attendaient dans un tiroir que leurs protagonistes meurent. Dans la librairie, il y avait eu des murmures. Plusieurs trouvaient cela glacial et effronté, j'avais trouvé ça génial et pudique. Pour Céline aussi, «les gens sont plus importants que les livres. C'est un choix très personnel, que chacun doit faire en fonction de sa propre éthique.» Marie-Sissi n'a pas été capable de mentir à sa mère quand celle-ci lui a demandé avant de mourir si elle allait écrire sur son cancer. «Je la porte en moi de toute façon, je porte cette manière de voir la vie, une manière si pesante... Tout est relié à elle, c'est comme une bombe à retardement. Alors oui, je continuerai d'écrire sur elle, sur nous. Je n'ai pas été capable de le lui avouer, j'ai simplement gardé le silence.» Le prochain roman de Marie-Sissi s'appellera *Fille déglinguée*. «Au pluriel?», lui ai-je demandé. «Pas pour le moment...», m'a-t-elle répondu.

Pourquoi écrire encore et encore sur ce nœud qui ne se défait pas? Est-ce que j'arriverai à comprendre pourquoi ma mère veut la lumière sur elle, tout le temps? Est-ce que j'arriverai à comprendre pourquoi mon père protégera

toute sa vie son épouse plutôt que sa fille? Est-ce que j'arriverai à déconstruire ma façon de voir les choses, à transformer mes réflexes, à me libérer de l'appréhension? Est-ce que j'arriverai un jour à assimiler le fait que l'amour ne se mérite pas? Tous les projets qui m'attendent sur ma table de travail sont liés à la famille, aux relations familiales, aux relations mère-fille. Tous les livres que je lis portent sur le sujet. Je m'abreuve de l'intimité des autres. J'ai toute une pile sur ma table de nuit : *La mère de ma mère*, *Rien ne s'oppose à la nuit*, *Les armoires vides*, *Une femme*, *La honte*, *L'autre fille*, *Tous les hommes désirent savoir*, *Les enfants de Jocaste*, *Mère méduse*, *L'obéissance*, *Parlez-moi d'amour*, *Un dé en bois de chêne*, *La femme brouillon*, *La haine de la famille*, *Un brillant avenir*, *Une éducation catholique*, *Le drap blanc*, *Borderline*, *La brèche*, *La lune dans un HLM*, *Créatures du hasard*, *La plupart du temps, je m'appelle Gabrielle*, *La belle bête*, *Le monde est à toi*, *Fun home*, *C'est toi ma maman?*, *Maman sauvage*, *Maman apprivoisée*, *L'album multicolore*, *Ce que je sais de Vera Candida*, *Attachement féroce*, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La mécanique des fluides*, *Une partie rouge*, *Mère d'invention...*

Marie-Sissi revisite les souffrances par l'écriture. « C'est une construction où, enfin en sécurité, j'ai le contrôle sur tout, ce qui n'existe pas dans la vraie vie. C'est pour ça qu'on continue, je pense. »

Alors je lis.
Je me gave même.
J'écris.
Je me rassure.
J'aime convoquer mon fantôme préféré
en respirant des pivoines
en lisant Colette.

Je cherche de nouveaux regards.
Et je trouve de nouveaux regards...

Ma bibliothèque

La lune dans un HLM, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2006.

Le drap blanc, Céline Huyghebaert, Montréal, Le Quartanier, 2019.

Créatures du hasard, Lula Carballo, Montréal, Le Cheval d'août, 2018.

*
* *

La mère de ma mère, Vanessa Schneider, Paris, Stock, 2008.

Riennes'oppose à la nuit, Delphine de Vigan, Paris, Jean-Claude Lattès, 2011.

Les armoires vides, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1974.

Une femme, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1988.

La honte, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1997.

L'autre fille, Annie Ernaux, Paris, Éditions NiL, 2011.

Tous les hommes désirent savoir, Nina Bouraoui, Paris, Jean-Claude Lattès, 2018.

Les enfants de Jocaste. L'empreinte de la mère, Christiane Olivier, Paris, Denoël, 1980.

Mère méduse, Kitty Crowther, Paris, L'École des loisirs, 2014.

L'obéissance, Suzanne Jacob, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Parlez-moi d'amour, Suzanne Jacob, Montréal, Boréal, 1998.

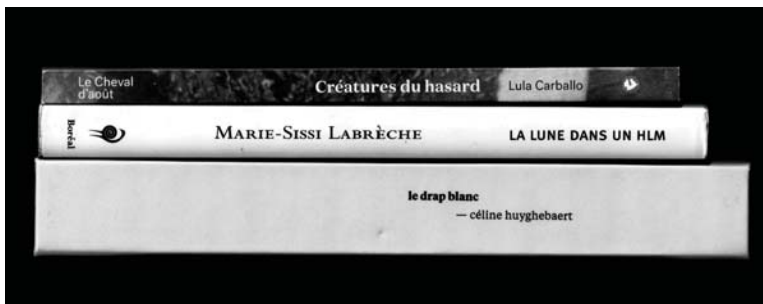
Un dé en bois de chêne, Suzanne Jacob, Montréal, Boréal, 2010.

La femme brouillon, Amandine Dhée, Lille, La Contre Allée, 2017.

La haine de la famille, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2001.

Un brillant avenir, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2008.

Une éducation catholique, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2014.



- Borderline*, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2000.
- La brèche*, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2002.
- La plupart du temps, je m'appelle Gabrielle*, Stéfani Meunier, Montréal, Leméac, 2019.
- La belle bête*, Marie-Claire Blais, Montréal, Boréal, [1959] 1991.
- Le monde est à toi*, Martine Delvaux, Montréal, Hélotrope, 2017.
- Fun home*, Alison Bechdel, traduit de l'anglais américain par Corinne Julve et Lili Sztajn, Paris, Denoël, 2006.
- C'est toi ma maman ?*, Alison Bechdel, traduit de l'anglais américain par Corinne Julve et Lili Sztajn, Paris, Denoël, 2012.
- Maman sauvage*, Geneviève Elverum, Montréal, L'Oie de cravan, 2015.
- Maman apprivoisée*, Geneviève Elverum, Montréal, L'Oie de cravan, 2018.
- L'album multicolore*, Louise Dupré, Montréal, Hélotrope, 2014.
- L'esprit de famille*, Janine Boissard, Paris, Fayard, 1979.
- Ce que je sais de Vera Candida*, Véronique Ovaldé, Paris, Éditions de l'Olivier, 2009.
- Attachement féroce*, Vivian Gornick, traduit de l'anglais américain par Lætitia Devaux, Paris, Rivages, 1987.
- Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1958.
- La mécanique des fluides*, Lidia Yuknavitch, traduit de l'anglais américain par Guillaume-Jean Milan, Paris, Denoël, 2014.
- Une partie rouge*, Maggie Nelson, traduit de l'anglais américain par Julia Deck, Paris, Éditions du Sous-Sol, 2017.
- Mère d'invention*, Clara Dupuis-Morency, Montréal, Triptyque, 2019.

